

daient les professeurs avec les serviteurs dans un même mépris de la domesticité. Et, médecin sans malades, cœur sans foi, cerveau sans chimère, écrivain sans nom et amoureux sans amour, Jean Mornas, aigri et amer, promenait dans Paris sa pauvreté orgueilleuse et ses appétits étouffés.

Il lui prenait parfois, il lui prenait souvent des idées folles de quitter sa chambre froide, son logis carrelé, les couloirs où il entendait avec colère, derrière les portes minces, des rires juvéniles, des pamoisons de grisettes, des chansons de femmes, et d'aller demander des nuits sans cauchemars et des jours sans envie au soleil de la banlieue de Nice, là bas, sur la route de Villefranche, dans le petit jardin où sa mère ourlait quelque linge à côté de son père lisant un journal, sous le grand figuier où nichaient les pintades.

Mais, retourner au pays comme un soldat battu, aller s'enterrer dans un trou de province et y finir en posant des moxas à des paysans, comme un apothicaire ! Quitter Paris, cet océan, pour une mare ! Jean Mornas se raidissait contre ces velléités d'abdication et de faiblesse ; et, relevant alors son front têtu, il regardait, dans son misérable miroir tacheté de squames comme une peau malade sa figure énergique et mâle, puis hardiment :

— Allons donc ! Non, je ne suis pas bâti pour les bourgeois !... Il me faut Paris, et j'aurai Paris ! Qu'est-ce qui me manque ? L'occasion. Tout homme a son heure.

Dans un rire dur, il ajoutait :

— Son heure... et son mandarin !

Mais il baissait la voix comme si quelqu'un eût écouté. Puis, se moquant de sa crainte :

— Suis-je bête ! S'il est en Chine, le magot, il ne m'entend pas !

III

Jean Mornas maintenant, et depuis sa rencontre avec Lucie, avait une raison nouvelle pour ne pas retourner s'enfouir dans la banlieue de Nice. Cette jeune fille, en supposant qu'il eût accepté de végéter en province, eût suffi pour le retenir à Paris. Il avait repris bien des fois, curieusement d'abord, machinalement ensuite, le chemin de la rue Audran, et, lui qui n'avait jamais « sacrifié au sentiment », comme il disait avec son éternelle ironie, peu à peu il s'attachait avec une violence étrange à cette jeune fille qui, elle aussi, l'aimait, toute prise d'une touchante admiration pour cet homme supérieur à elle.

Oui, la curiosité seule avait tout d'abord attiré Jean, ou peut-être besoin instinctif de roman, inévitable chez un homme de vingt-huit ans, même chez un « homme fort » comme Mornas prétendait l'être. Et Jean avait ainsi, peu à peu, retrouvant facilement l'humble rue où il l'avait conduite, revu la jeune fille qui l'avait présenté à sa mère, une pauvre brave femme tout heureuse de remercier celui dont Lucie lui avait tant parlé. « Le sauveur de ma pauvre petite !... »

— Oh ! le sauveur !... répondait Mornas. Je me suis trouvé là, par hasard.

— Par hasard ! par hasard ! Il n'y a pas de hasard, monsieur. Et, — moquez-vous de moi, — j'ai été allumer un cierge, beaucoup pour ma petite, un peu pour vous, à Saint-Pierre de Montmartre !

« Moquez-vous de moi ! » Eh bien ! non, il ne se moquait pas d'elle, cet incrédule ! Il trouvait à ces naïvetés un certain charme bizarre. D'ailleurs, pour lui, la foi ou la superstition étaient des manifestations cérébrales

quelconques ; il les acceptait comme des faits. Et puis sa vanité se sentait satisfaite par cette reconnaissance qui, chez la mère comme chez la fille, revêtait tout naturellement la forme de l'admiration. Il avait pris, peu à peu, l'habitude de revenir chez Mme Morin.

C'était pour lui comme un repos. Il en éprouvait, dans la rude bataille parisienne, une impression de fraîcheur, un bien-être de halte. Mme Lorin, sans oser trop le dire tout haut, trouvait bien un peu fréquentes les visites de ce jeune homme, mais Lucie avait l'air si heureux lorsque Jean apparaissait dans le logis de la rue Audran, et Jean lui-même, là-haut, adoucissait tellement ses apretés, semblait à la fois si dévoué et si triste, que les deux femmes, quasi apitoyées et charmées, ne s'étonnaient plus qu'il reparût chez elles.

Jean, sans que personne soupçonnât même l'existence de ce roman qui eût paru trop naïf aux auditeurs ordinaires des paradoxes du Mandarin, avait fait ainsi deux parts de sa vie : l'une toute de représentation et de pose, de lutte fatigante, de colère hardiment affichée, celle du déclassé volontaire, du médecin sans clients et du mineur en quête d'un filon ; l'autre cachée, souriante, consolante comme celle du fiancé qui adore et n'a d'autre inquiétude que la couleur des roses qu'il portera le soir. Et, selon le cadre où il apparaissait, ce n'était plus le même homme. Il y avait, se disait-il à lui-même, un Mornas de la rive droite et un Mornas de la rive gauche. Et, ce qu'il ne comprenait guère, c'est que celui-ci pratiquait comme un Yankee, ne regardait pas celui-là comme un parfait imbécile.

Le Mornas amoureux était, en effet, le contraire du Mornas ambitieux. La nature à de ces contrastes. L'homme qui eût poussé des milliers de gens à la révolte, l'occasion trouvée, devenait doux et comme intimidé devant un sourire enfantin de la jeune fille. Il connaissait maintenant l'existence de Mme Lorin, et cette histoire simple, banale comme la vie des humbles, qu'il eût déclarée insignifiante et ennuyeuse, si on eût voulu la lui conter en prétendant l'attendrir, lui avait souvent fait monter aux yeux une larme lorsque Lucie lui parlait.

— Une larme bête ! songeait-il.

Tout le passé de Lucie était noir et froid, lugubre, mais sans que des tristesses de sa jeunesse la pauvre enfant gardât d'autre souvenir qu'une résignation douce. Mme Lorin lui avait enseigné à accepter toutes les épreuves. Elle aussi avait durement souffert. Pauvre ouvrière du faubourg, elle épousait à seize ans le père de Lucie, un joli garçon, le seul amour de sa vie, et elle pouvait croire pendant des années que le ménage serait heureux. Puis le mécanicien, beau parleur, méprisant l'atelier pour les réunions où il pérerait, éblouissant les camarades et plus fier d'une soirée de bravos que d'une journée de labeur, désertait le foyer peu à peu, laissait la ménagère à ce qu'il appelait ses bigoteries et lui parlait, dans une langue emphatique, des beaux grands rêves qu'il faisait, voulant délivrer le prolétariat et affranchir la femme des misères où elle croupissait.

— Mais je ne croupis pas, je t'assure, Vincent !

— Tu ne croupis pas ? Ne dis pas ça ?... Quand on se résigne à son asservissement on est digne de ses chaînes !

Tous ces grands éclats effrayaient beaucoup l'humble créature douce, timide, peureuse et dévote. La tourmente devait bientôt emporter Vincent Lorin, qui était brave.

On n'avait jamais bien su ce qu'il était devenu, en mai 1871, il y avait quatorze ans, et la mère de Lucie le croyait fusillé, enfoui dans les tas des morts anonymes. Alors elle faisait dire des messes pour le repos du pauvre garçon par le curé de Montmartre, qui les avait unis autrefois. Elle n'avait jamais voulu se remarier : elle élevait la petite, demeurée très nerveuse depuis les émo-